



Publication 16 2/5

2<sup>ème</sup> Guerre Mondiale 1939-1945

### Suite 2 du récit de guerre de Fred Busch

Vers la fin mai-juin, nous étions remplacés par un autre commando et fûmes dirigés sur Brest-Litovsk où se formaient les bataillons de marches qui devaient monter au front.

Arrivés et cantonnés dans des casernes à Brest-Litovsk, nous devions subir une instruction supplémentaire spéciale poussée (très éprouvante, allant certains jours jusqu'à l'épuisement physique), comprenant surtout l'école du combattant, des marches forcées de 20 km allant progressivement jusqu'à 40 km en mimant bombardements et attaques au gaz, ce qui nous obligeait de porter le masque à gaz tout en marchant, courant, sautant ou rampant au gré des ordres donnés (selon configuration du terrain aménagé spécialement à cette fin). Rentrant un soir d'une de ces "expéditions" citées ci-dessus, la compagnie exténuée traînait ses pas péniblement pour avancer, nous entendions un ordre gueulé et pète-sec : "Kompanie im Gleichschritt Marsch- 1-2-1-2-1-2... Ein Lied .... c'était la mode d'entonner une chanson à l'approche de la caserne, mais ce soir-là, la chanson se faisait attendre...Quelques instants après?...Kompanie. Halt ! ---- Kehrt um ...Im Gleichschritt - Marsch - Ein Lied ... Rien ne se passe ....et nous continuons dans notre marche en direction opposée. Même scénario qu'avant, des commandements fusaient pour nous remettre en marche direction caserne, sans avoir chanté.

Je me dis que la réponse à ce refus d'ordre suivrait le lendemain. Réveil à 4 h. avec ordre d'être à l'appel en tenue de campagne (Feldmarschmäßig ausgerüstet=casque, masque à gaz, fusil) in Rekord-Tempo antreten.

Plus de 2 h. durait le "Strafexerzieren" l'exercice de punition : marche forcée avec tout ce que ça comportait comme chicanes, entre autre de traverser en rampant un terrain vague. Les uniformes étaient trempés et recouverts de terre glaise.

La rage au cœur nous rentrions à la caserne. Il fallait laver chacun son uniforme.

Fin juin, 5 h du matin. Le régiment dont je faisais parti était embarqué dans un train partant pour le front. Quel front? Nous n'en savions rien. Les troupes alliées venaient de débarquer en Sicile et nous pensions que peut-être ce serait dans cette direction, vu que le train roulait en direction ouest, pour tourner ensuite vers le sud! Mais après un trajet de quelques kilomètres et en faisant une grande boucle vers la droite le train partait dans l'autre direction, EST et à vitesse accélérée. Direction front russe!

Je crois que tout le monde avait compris. Quelque temps après on parlait "d'Ivan", nom donné au soldat russe. Je ne discutais pas, d'ailleurs je n'en avais pas envie. Le lendemain, le train s'arrêterait. Où?

Je ne connaissais aucun des militaires se trouvant dans notre wagon. C'étaient en majorité des jeunes plus ou moins mon âge. J'allais avoir 20 ans dans quelques jours, le 29 juin. Je ne parlais presque pas, seulement au besoin. En face de moi était assis un "Unteroffizier" (sergent). Je remarquais qu'il était pâle avec des tiques nerveuses dans la figure. Par la suite, j'ai su que c'était un des rescapés de la bataille terrible d'Orel ou Stalingrad?

Pas étonnant, avec ce qu'il avait vécu, il devait souffrir de traumatismes affreux, ce que je sais depuis que j'étais passé par là.

Dans le train, avec les vivres, on nous distribuait aussi du "Schnaps" (eau de vie), chocolat et biscuits. Les allemands appelaient ça "Marketenderware", un supplément pour les Frontsoldaten.

A un arrêt de train probablement pas prévu, vers 10 h. du matin, se trouve un Kradmelder, motard-militaire, homme de liaison hirsute, pas russe, plein de poussière avec une expression de fatigue et de frayeur dans les yeux, qui remettait une missive à un officier descendu du train. Au loin on entendait un feu d'artillerie intense, des coups de canon venant du front (un tableau sonore comme avant-goût de ce qui nous attendait). Le train redémarrait. Vers 14 h. il s'arrêta en pleine nature et par compagnies de 50-60 nous marchions direction front en formation en éventails. Après 3 heures de marche sous un soleil de plomb (équipés en soldat de combat avec sac au dos, casque, fusil, ceinturon à baïonnette, bardât, masque à gaz, trimbalant en plus une valise avec nos effets personnels), nous arrivions dans un village russe abandonné par ses habitants, comme c'était le cas dans toute la région. C'est là que nous devions cantonner dans des maisons en bois, qui possédaient toutes un puits russe et un petit jardin autour.

Ruisselant de sueur, après un brin de toilette, on se sentait soulagés. Aussi avions nous monté une tente avec les triangles de tissus en toile bariolée à boutons et boutonnières métalliques, pouvant servir de protection, porté en pèlerine au soldat et faisait partie de son équipement de campagne et permettant d'en assembler par boutonnage plusieurs pour former une tente en ajoutant quelques piquets métalliques. Assis sur le grand banc familial derrière la maison de bois, nous apprécions la douceur agréable de la soirée avant de nous coucher.

Déflagrations. Des lueurs rougeâtres éclairaient (en sursauts) l'horizon au lointain, provoquées par des tirs de canons lourds accompagnés de détonations sourdes. D'après le "Unteroffizier", la ligne du front devait se trouver à 5 ou 6 km en avant. Vers 23 h. angoissés nous nous sommes couchés. A 1 heure de la nuit, à peine endormi, l'alerte générale était donnée. Levée et départ immédiat vers le front! "Der Ivan ist da, er hat unsere Linie durchbrochen!" les russes ont percé nos lignes, criaient les allemands.

Nous voilà en route tant bien que mal dans une obscurité inquiétante. Au fur et à mesure que nous approchions les lignes de combats, le terrain devant nous était de moins en moins obscur, jusqu'à atteindre une certaine visibilité occasionnée par le tir plus ou moins régulier par des fusées éclairantes qui retombaient en parachutes.

Petit à petit l'intensité du feu dans son ensemble diminuait jusqu'à quelques rafales de mitrailleuses par-ci, par-là. Nous nous trouvions à l'arrêt à quelques centaines de mètres des positions avancées où nous devons rester en attente. Le reste de la nuit passait relativement au calme. Les russes s'étaient retirés et le lendemain matin, nous prenions la relève des hommes positionnés dans les tranchées se trouvant sur place.

Devant nous le "no man's land" d'environ 300 mètres jusqu'aux positions russes cachés dans leurs tranchées.

Il faut dire aussi qu'à ce moment-là, les russes disposaient d'un assez grand nombre d'armes américaines avec munitions sophistiquées leur permettant de mieux se défendre et de repousser les allemands affaiblis par l'hiver rigoureux russe 1941-1943. Par-dessus décimés à la bataille d'Orel et de Stalingrad, où l'armée rouge avait, après de violents combats, réussi l'exploit de bloquer sur place la 6<sup>e</sup> Armée allemande, à l'encercler et de maintenir le siège jusqu'au 31 janvier 1943, date à laquelle le Maréchal Paulus, "grand chef allemand " s'est constitué prisonnier avec toute son armée. Depuis ce jour, se profilait une tournure de situation de la guerre menée jusque là. L'armée rouge avançait de plus en plus et les allemands reculaient

Pendant la journée il ne se passait rien à part quelques balles tirées des 2 côtés (façon de montrer qu'on était encore là). La nuit suivante était relativement calme juste quelques fusées éclairantes de temps à autre et quelques balles traçantes échangées.

Le lendemain au lever du jour, le bruit de moteurs se faisait entendre. Au bout de quelque temps on voyait apparaître du côté russe des chars avançant sur nos lignes en venant de la gauche visiblement inclinés, sans doute pour écraser nos tranchées. Déjà des soldats allemands affluaient vers la droite en suivant la tranchée, qui nous confirmaient que les chars russes écrasaient nos tranchées. Le mouvement de fuite était total, il fallait déguerpir pour ne pas se faire enterrer vivant.

Arrivé à l'extrême droite de la tranchée, un officier allemand au grade de lieutenant tenant un revolver dans chaque main sommait les soldats en fuite de retourner à leur place. Un ordre insensé qui paraît incroyable mais c'était comme ça. Je vois le soldat devant lui son fusil pointé sur le lieutenant en criant : "Si vous insistez, je vous tire dessus", et tout le monde continuait dans la fuite. C'était la débandade en plein.

Sur place manquait la défense par les armes antichars et il était impossible de stopper des chars avec des balles de fusil, de mitrailleuse ou des grenades à main. Encore faut-il savoir que le front russe s'étirait de Leningrad à Odessa sur une longueur de + ou - 2.000 km et les chars allemands ainsi que l'artillerie devaient se déplacer aux besoins des situations données dans des secteurs disproportionnés en rapport à l'armement adéquat nécessaire. Cependant des chars allemands et canons antichars ont été dirigés sur place assez rapidement, sur 5 chars russes 2 ont été abattus dont un était resté bloqué sur la tranchée traversé par une grenade d'un "Tigerpanzer" 35 t. allemand. Un des occupants russes catapulté en dehors de son char brûlé carbonisé dont seul restait le buste, était couché dans la tranchée, une médaille représentant l'étoile soviétique à son côté. Vision horrible qui parmi d'autres 70 ans après laissent des séquelles indélébiles. La percée des lignes allemandes par l'attaque des chars russes n'a pas été suivie par l'infanterie russe afin de reconquérir du terrain, ce qui a permis aux allemands de reprendre leurs positions dans les tranchées dans l'après-midi. Pour quelles raisons? Un contretemps ou changement de tactiques faisant parti d'une autre stratégie militaire? Ce matin-là, la perte en hommes dans les rangs allemands était considérable. Dispersé dans l'arrière-pays, nous devions reprendre les positions dans les tranchées abandonnées le matin.

Le lieutenant, commandant notre unité restante, après avoir dressé son rapport par écrit des pertes en hommes et des besoins en munitions et matériel, jeta un regard en rond me désigne du doigt en me disant : "Vous irez porter ce rapport au "Kompanie-Gefechtsstand" (P.C. de la compagnie) qui se trouve dans la forêt derrière nos lignes à 200 m., en m'expliquant la situation: Feindeinsicht, topographie du terrain à traverser, je devais me débarrasser de tout poids superflu pour alléger ma tunique afin de pouvoir courir au plus vite. A son signal, d'un bond je quittais la tranchée et je courais ... courais vraiment pour ma vie. Vers les 3/4 du trajet que j'avais à traverser j'entendais 2 à 3 sifflements de balles passer non loin de moi, ou tout près.

Ouf... je suis dans la forêt pas très dense avec peu de sous-bois. Les militaires sont enfouis à moitié dans leurs trous individuels.

Je vois un "Funkler" et un lieutenant les écouteurs aux oreilles plantés devant leur poste-émetteur en train de parler. Je lui tends ma feuille missive. Il la prend, y jette un coup d'oeil et me fait signe d'attendre. Je suis par terre assis à 2 ou 3 m. d'eux. Arrive un planton (ordonnance) portant sur un plateau chromé une bouteille de Schnaps, remplie à moitié et un bidon comme en avait chaque soldat, qu'il posa derrière le lieutenant. Un bon moment après je saisi le bidon, dévisse le bouchon et sentant le café, je bois quelques bonnes gorgées. Je le rebouche et j'essaie

la bouteille. C'était de l'eau de vie ! et je m'en payais quelques bonnes rasades. Je me lève et je pars aux alentours à la recherche d'un éventuel associé, quand j'entends parler quelqu'un, bien sûr en allemand, avec un accent luxembourgeois. Je prends contact avec lui en demandant si je peux lui parler en tête à tête. **C'est là que j'ai rencontré Alex.**

(À suivre)